

Images du réel

Numéro 240, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (240), 50–52.



MARRON, LA PISTE CRÉOLE EN AMÉRIQUE

La culture acadienne du sud des États-Unis, spécialement de la Louisiane, plus connue sous le nom de *cajun*, a connu au cours de ces dernières années une renaissance illustrée par le succès de sa cuisine et de ses musiciens, comme le groupe Beausoleil et Zachary Richard. Le cinéaste-ethnologue André Gladu, après *Tintamarre* (qui avait déjà pour sujet leurs cousins de l'est du Canada et la place significative qu'ils ont réussi à prendre à Moncton), est retourné sur le lieu de plusieurs de ses œuvres précédentes (*Liberty Street Blues*, *Zarico*) pour rechercher les liens quelquefois souterrains qui existent entre les esclaves noirs et la culture française de la Louisiane.

Débutant par une invocation entonnée autour d'un arbre ancestral, ce périple va de-ci de-là, dans les bayous, les églises et les campagnes de cette terre où se sont métissées diverses cultures, et ce, malgré des épisodes sanglants. André Gladu rappelle ainsi des pans de l'histoire américaine qu'on a tendance à vouloir minimiser. En donnant à voir et à entendre les petites salles paroissiales et les pratiques ancestrales du Mardi gras, le réalisateur montre tout le chemin parcouru depuis ce temps où le français était considéré comme une langue de seconde zone dans ces contrées. Il est revigorant de voir ces jeunes qui apprennent aussi aujourd'hui à rejouer leur musique africaine et à comprendre ainsi les sources du jazz et du blues. La culture métissée noire et francophone survit ainsi de nombreuses façons qui n'ont pas toutes été récupérées par le murmure marchand et par la présentation en parcs d'amusement pour touristes en goguette. L'on sort de ce film moins peiné que semble l'être le réalisateur-interviewer qui, espérons-le, trouvera dans son prochain film, chez les Métis, autant de manières de montrer comment la culture française en Amérique s'est transformée par l'apport des autochtones.

Luc Chaput

■ Canada [Québec], 82 minutes — Réal. : André Gladu — Scén. : André Gladu, Diane Cailhier — Avec : Joseph Mouton, Jérôme G. LeDoux, Schubert Dauphin, Michael White, Joan Exnicios, Goldman Thibodeaux — Dist. : ONF.

LA RUE, ZONE INTERDITE

« Une photo, vieille photo de ma jeunesse », chantait Trenet. Mais que restera-t-il de l'art de la photographie du 21^e siècle ? Qu'en adviendra-t-il dans les conditions actuelles ? Ce sont là les questions que pose Gilbert Duclos dans son premier documentaire, *La Rue zone interdite*. Ayant troqué son appareil photo contre une caméra, Duclos présente un film pamphlétaire, d'une grande poésie, sur la mise en péril de l'art de photographier le réel, de la photographie humaniste.

C'est en 1998, après dix ans de débats juridiques, qu'est prononcé l'arrêt Duclos, une décision de la Cour suprême du Canada qui modifie les règles du jeu et interdit, au mieux limite, le droit des photographes de capter et, surtout, de publier la réalité. Maintenant, en dehors du Palais de justice, Duclos y va de son propre plaidoyer pour le droit de photographier l'espace public. C'est sans amertume, cependant, que le réalisateur choisit de faire passer son message en dénonçant les absurdités auxquelles sont confrontés, aujourd'hui, les croqueurs du réel. Le film met l'accent sur les conséquences dramatiques que pourraient engendrer ces limitations ; parce qu'à force de vouloir préserver le droit individuel à l'image, cela risque de mettre en péril une nécessité collective : la mémoire. Qu'aurions-nous retenu du siècle dernier si Doisneau ou Cartier-Bresson n'avaient pas eu le loisir de fixer des morceaux d'éternité sur la pellicule ?

Par un montage ponctué des plus célèbres images de la photo humaniste, le documentaire propose les points de vue de plusieurs grands photographes. Les Janine Niepce, Elliott Erwitt, Jane Atwood et Willy Ronis, pour ne nommer que ceux-là, unissent leurs voix à celle de Duclos pour lancer un cri d'alarme. L'Histoire s'écrit, certes, mais elle se regarde aussi et, comme les pièces d'un puzzle, ces parcelles de la mémoire collective sont désormais volontairement tronquées, floues ou truquées par des photographes « bâillonnés ». Ces derniers nous proposent simplement de restituer à la société les images qu'ils nous ont gentiment subtilisées. Une proposition à considérer.

Yasmina Daha

■ Canada [Québec], 2005, 61 minutes — Réal. : Gilbert Duclos — Scén. : Gilbert Duclos — Narr. : Gilbert Duclos — Contact : Virage.



SALVADOR ALLENDE

Le siècle de l'information a beau battre son plein avec le tintamarre de circonstance reste que ce ne sont pas toujours les histoires les plus pertinentes qui sont racontées. Toutefois, à travers le déversement continu et incontinent de l'information contemporaine il arrive que certains films frappent au bon endroit et fassent mouche, démontrant que parfois l'information peut être autre chose qu'un truc à insérer entre quelques publicités.

Sans faire du manichéisme de bas étage, disons que **Salvator Allende** de Patrice Guzmán laisse croire à la possibilité de servir quelque chose d'aussi noble que la conscience historique, tentant par l'exercice de son documentaire de donner un support à celle-ci. Dans cette optique le film de Guzmán est nécessaire et exigeant. Il touche à l'essentiel.

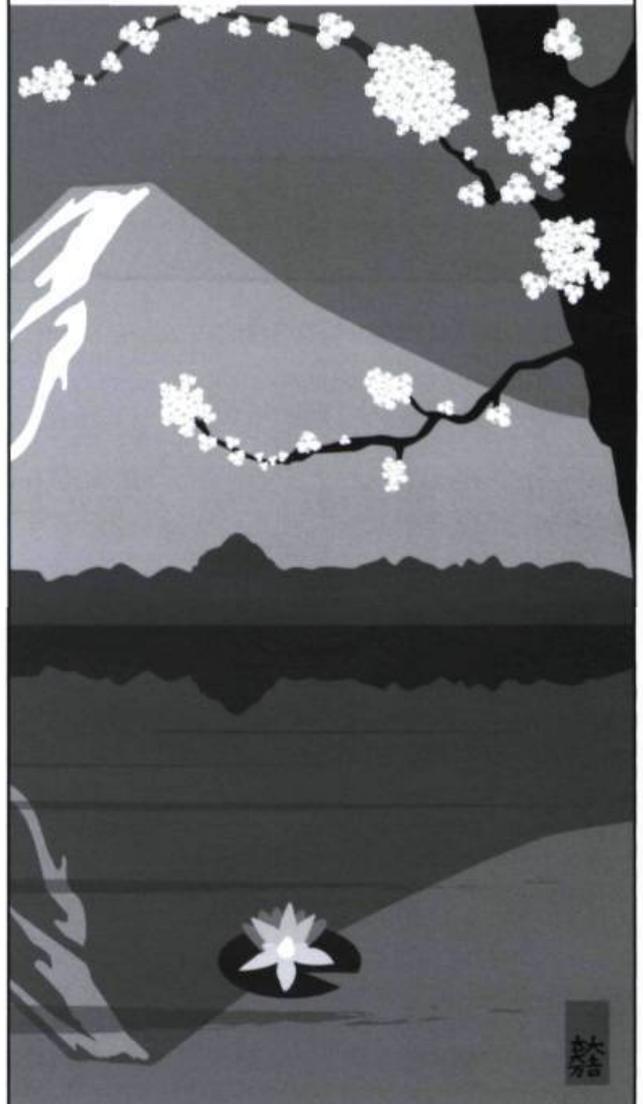
Le cinéaste remet donc en lumière des faits connus quoique très peu documentés jusqu'à ce jour, soit l'élection du parti socialiste, révolutionnaire et pacifiste de Salvador Allende au Chili au début des années 70 et le coup d'état militaire (soutenu par les Américains) dirigé contre celui-ci qui donna suite à un des pires régimes dictatoriaux d'Amérique latine.

Le principal mérite de ce film plein de qualités mais pas sans défauts (parfois un peu éparpillé dans la construction du récit) est de chercher à actualiser la pensée socialiste de Allende, vérifiant dans le Chili d'aujourd'hui qu'est-ce qu'il est advenu cet idéal d'égalité qui a fait vibrer un pays au nom de l'utopie au début des années 70. Guzmán montre un peuple auquel on a volé l'histoire et qui tente de retrouver le fil cassé de sa mémoire. Le résultat est plutôt bouleversant mais surtout empreint d'un optimiste courageux qui démontre sans équivoque la nécessité pour un peuple de poursuivre son histoire malgré tout et de regarder de l'avant. Pour la suite du monde.

Simon Beaulieu

■ Belgique/France/Allemagne/Espagne/Mexique 2004, 100 minutes — Réal.: Patricio Guzmán — Avec: Salvador Allende, Fidel Castro, Henry Kissinger, Richard Nixon, Augusto Pinochet — Contact: Cimadis.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ
VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

— samourai

Simon Fortin, concepteur graphiste

(514) 526-5155

www.samourai.ca



SAVE AND BURN

Le nouvel essai vitriolique de Julian Samuel situe l'institution de la bibliothèque dans un contexte intellectuel et indiscutablement politique. Après *Library in Crisis* (2002), le cinéaste engagé questionne le savoir, la connaissance et les notions de préservation et de transmission en les intégrant dans ces hauts lieux de l'intelligence que sont les bibliothèques.

Y a-t-il un lien entre ces temples du savoir et la démocratie ? Comment peut-on expliquer que, même récemment, les guerres de territoire détruisent la pensée, la mémoire, l'histoire, autant de choses qui caractérisent le parcours humain ? Qu'il s'agisse de la Palestine, de l'Irak ou d'autres zones de conflit, Samuel interroge, montre, discute, provoque, analyse et dissèque des situations laissées trop longtemps dans l'ombre.

Julian Samuel assume son orientalisme profond, accuse l'Occident, défend le Moyen-Orient contre la corruption d'un colonialisme dépassé, crie tout haut ce que plusieurs pensent tout bas et nous donne un document légèrement biaisé, à sens unique. Il en résulte un certain malaise qui se dilue quelques heures après la projection, suscitant l'interrogation du spectateur.

Qu'on choisisse d'adhérer à son camp ou non, force est de souligner que Samuel n'hésite pas une seconde à illustrer et à défendre sa thèse. Sur ce point, la mise en scène a recours à certaines pratiques du cinéma expérimental qui accentuent le propos, rendent la forme viscérale et produisent un effet général des plus dynamiques.

Avec **Save and Burn**, on ne respire pas un seul instant. Les propos des intervenants nous conduisent dans une sphère qui suscite le débat et le questionnement, dénuées de l'esprit trop rares dans le monde d'aujourd'hui. Samuel interpelle l'esprit, l'agite, l'oblige à se dévoiler. Minimaliste, engagé, arrogant, interrogateur, intransigeant, concerné et hautement intellectuel, **Save and Burn** place l'institution de la bibliothèque dans un contexte qui le politise. Chose magnifique à un moment où, du moins au Canada, ces institutions se rapprochent de plus en plus des hauts lieux de la finance. Julian Samuel a sans doute voulu mettre les pendules à l'heure.

Élie Castiel

■ Canada 2005, 81 minutes — Réal. : Julian Samuel — Scén. : Julian Samuel — Contact : Julian Samuel.



LES VOLEURS D'ENFANCE

Aurore n'est pas encore sorti et déjà Denise Robert reçoit comme signal que de tels sévices ont cours au Québec encore aujourd'hui. La productrice décide d'en avoir le cœur net : elle approche Paul Arcand pour réaliser un « documentaire-choc » sur le sujet. Le populaire *morning man* ne fait pas qu'accepter, il s'investit entièrement dans le projet.

L'ouverture nous fait craindre le pire, côté racolage. Des extraits de témoignages sont balancés hors contexte, maladroitement. Une voix d'enfant relate l'abus que son père pédophile lui a fait subir. Il y a malaise. Est-ce voulu ? Les sujets se précisent peu à peu. Les victimes témoignent sobrement, souvent à visage découvert. Marqués à vie, ces gens affichent une résilience surprenante. Arcand demeure en retrait, hors champ. Belle retenue de sa part.

Puis, le documentaire tourne à la satire. Convaincu de sa thèse, l'animateur-vedette charge à fond de train sur la DPJ, qui devient « voleur d'enfance » à son tour. Cela amène des images fortes et parfois jouissives. Comme de voir la ministre déléguée à la Protection de la jeunesse, Margaret Delisle, visiter pour la première fois, malgré son titre, une chambre d'isolement en centre d'accueil. Des adolescents en crise y passent des heures, nous dit-on. La ministre est prise d'un malaise après une minute d'entrevue dans ladite cellule...

Est-on avancé de coincer la ministre ? Cinématographiquement, voilà un morceau d'anthologie à classer auprès des exploits de Michael Moore. Mais pour le débat attendu, il est permis d'en douter. Il manque à ce pamphlet de la rigueur dans l'argumentation. Les intervenants ne sont pas toujours situés, il devient difficile de saisir les enjeux. On veut s'indigner — et il le faut pour changer les choses —, mais que cela ne repose pas uniquement sur l'accusation éparpillée d'un documentariste pressé.

Philippe Jean Poirier

■ Canada [Québec], 2005, 88 minutes — Réal. : Paul Arcand — Scén. : Paul Arcand — Avec : Patrick, Gaëtan, Gilles, Danièle et autres victimes d'abus, Andrée Ruffo, Gilles Julien, Dan Bigras, Nathalie Simard — Dist. : Alliance.